

Culture Martiale D'ailleurs

LA CAPOEIRA, DANSE MARTIALE

Entre lutte, danse et art martial, il est bien difficile de définir le jeu de capoeira. La capoeira est mystérieuse, hypnotisante comme le son de l'instrument qui la caractérise, le "berimbau". La capoeira forme un ensemble complexe, un monde, un univers, qu'il faut des années à appréhender, en se plongeant dans la foisonnante culture brésilienne.

Une histoire tourmentée

Malgré le peu d'informations que l'on possède sur ses origines, tout le monde s'accorde à dire que la *capoeira* est née sur le sol brésilien. C'est une création des esclaves, synthèse de danses, luttes et rituels africains. Les "maîtres" portugais voyaient dans cette activité une innocente *brincadeira de angola* (amusement, plaisanterie), l'Angola étant la principale région d'origine des esclaves. Bien au contraire, le *jôgo* (le jeu) était pour les esclaves une lutte masquée sous une forme dansée, une arme tant physique que culturelle.

Dès le XVII^e siècle, de nombreux esclaves africains se rebellent contre le Brésil colonial et fondent les *Quilombos*, sortes de communautés autonomes qui résistent face au colonisateur. La légende de la *capoeira* commence dans le plus fameux d'entre eux, le Quilombo dos Palmares, avec son chef charismatique Zumbi, première figure mythique de l'univers de la *capoeira*. Palmares résiste longtemps mais finit par être vaincu et Zumbi, victime d'une trahison, meurt en 1695. La déportation de nombreux capoeiristes marque le début de la répression pratiquée à l'encontre des adeptes de la *capoeira*.

Par Sophie CHANCOGNE,
"APPRENTIE CAPOEIRISTE"
ET ÉTUDIANTE EN ETHNOLOGIE,
SPÉCIALISTE DE LA CAPOEIRA



Les femmes sont très nombreuses dans la capoeira.

Vue de Teresopolis, ville de l'académie de Maître ELIAS

*Le jôgo (le jeu) était
pour les esclaves
une lutte masquée sous
une forme dansée,
une arme tant
physique que culturelle.*

Malgré cela, cet art persiste, et au XIX^{ème} siècle, la capoeira se joue dans les centres urbains, Rio de Janeiro, Recife, et Salvador. C'est une lutte violente, d'où ne sont pas exclus rasoirs, couteaux et couteaux de *ticum* (bois de palmier très dur doté de propriétés magiques). Les capoeiristes sont organisés en bandes (*maltas*) et prennent une part active dans les "jeux de pouvoir politiques". En marge de la société, il trouvent néanmoins des compromis avec les autorités en agissant en hommes de main, et s'engagent même politiquement.

L'esclavage est aboli en 1888, et la République proclamée en 1890. La répression se durcit contre les capoeiristes, mais aussi à l'encontre de toutes les autres traditions afro-brésiliennes.

Après trois siècles d'oppression, la lutte des esclaves sort de la marginalité avec Mestre Bimba qui ouvre la première académie à Salvador, en 1937. Bimba crée un nouveau style, la *Regional*, plus aérienne, plus athlétique, influencée par les arts martiaux asiatiques, voire même la boxe. Il élabore une pédagogie basée sur des "séquences", des enchaînements, encore d'actualité. Mestre Pastinha se pose, lui, en gardien de la traditionnelle *Angola*.

A partir des années soixante, le groupe *Senzala* se forme à Rio et redonne à la vieille lutte bahianaise un formi-

dable coup de fouet. La capoeira va attirer la jeunesse brésilienne de tout le pays et de toutes les classes sociales, aussi bien sous sa forme *Angola* que *Regional*. Le groupe *Senzala* est notamment à l'origine de la création des ceintures désignant les grades, à l'instar des autres arts martiaux. On lui doit aussi, dans une large mesure, l'implantation durable de la *capoeira* aux Etats-Unis et en Europe.

Comme la capoeira, le maculéllé danse martiale, se joue au centre d'une ronde.



Dessin de Damascano



Le jeu de la capoeira

Le jeu, *jôgo*, consiste en un échange de coups auxquels répondent esquives, contre-attaques, et déplacements. Tous ces éléments partent du pas de base, la *ginga*, à la fois garde très mobile et pas de danse, dans laquelle chacun exprime sa personnalité. Le *jôgo* se pratique au sein de la *roda*, espace circulaire délimité par les participants et la *bateria* (l'orchestre).



Mestres Marrom, Paulo Siqueira et Nestor conduisent la Roda au rythme de leur Berimbau (arc musical).

L'importance de la musique et des chants est une des particularités de la capoeira qui en fait son originalité. Loin de se contenter d'accompagner le jeu, le *berimbau*, l'arc musical, instrument roi, dirige la *roda* tandis que les chants ponctuent l'ac-

tion. Le *pandeiro* (petit tambourin), et l'*atabaque* (sorte de *conga*) composent les autres éléments de la *bateria*.

Pour que la roda existe, il faut que ses participants échangent "l'axè", l'énergie positive nécessaire pour faire vivre le jeu.

Dans sa formation, l'élève apprend à effectuer les mouvements, mais aussi à chanter et à jouer des instruments. Il ne sera considéré comme un véritable capoeiriste, un initié, qu'à partir du moment où il sera à la fois athlète, danseur, musicien et chanteur.

La *capoeira* est avant tout un art de l'esquive. Les coups sont rarement portés et il n'y a ni gagnant, ni perdant. Plus encore que l'exécution

Mestre Beija-Flor tend son berimbau



technique des mouvements, l'élément le plus important à cultiver pour espérer maîtriser cet art est la *malandragem*, concept typiquement brésilien que l'on pourrait qualifier de ruse mêlée de filouterie. Cet aspect du jeu ne s'enseigne pas mais s'apprend grâce à l'observation.

Le jeu est un dialogue entre les deux capoeiristes, constamment en mouvement ; une conversation précise, qui ne laisse pas de place à l'hésitation, mais est totalement improvisée,



Mestre Cobra Mansa appelle son partenaire dans une Chamada, une des composantes du rituel de l'Angola

à l'image des influences africaines dans la musique (jazz, samba, etc). Cette façon de "vivre l'art" par l'improvisation se différencie de la codification extrême des arts martiaux asiatiques. Malgré son aspect ludique, le *jôgo* peut être redoutable, et loin d'être devenue



la capoeira se pratique beaucoup dans la rue le jeu de mouvements alors s'enrichit. Ici au premier plan Le professeur Nô et Break dans un jeu de floreios.

une danse folklorique, la capoeira reste une lutte efficace. Contrairement à la plupart des arts martiaux asiatiques, il n'y a pas de règles, ou plutôt, les règles sont subtiles, fluctuantes, et varient d'une académie à l'autre, d'une situation à l'autre. Je pense la roda davantage régie par des rites que par des règlements ; rites et même rituels en ce qui concerne la capoeira Angola.

La capoeira : une école de vie

Bien que nécessitant des qualités physiques telles que la souplesse, la rapidité, l'agilité, tout le monde peut apprendre la capoeira. Pendant les entraînements et dans la roda, tous les niveaux travaillent ensemble. Chacun doit s'adapter au jeu de l'autre, sans mépriser le débutant qui peut, au contraire, beaucoup lui apprendre.

La maîtrise d'une situation au sein de la roda, face à l'agressivité par exemple, peut tout aussi bien s'appliquer à la vie quotidienne. L'intégration dans un groupe aide l'individu à se remettre en question, à dépasser sa timidité, à se socialiser. Le jeu lui-même fait appel à l'écoute de l'autre. L'idée du "groupe", notion fondamentale dans le monde de la capoeira, et la figure du maître, restent essentielles ; l'appartenance au groupe

maintient la filiation avec le maître. Le capoeiriste se définit comme élève d'untel, lui-même "fils" d'untel.

Le maître de capoeira est celui qui a intégré la malandragem. Il connaît tous les sentiments, les nuances de la nature humaine. A ce titre, il transmet à son élève sa technique, son savoir, les fondements de son art, mais surtout, son expérience vécue dans la roda aussi bien que dans la vie.

La malícia, plus qu'une façon de jouer la capoeira, est une façon d'être, une règle de vie. Le capoeiriste reste capoeiriste même lorsqu'il sort de l'académie. Pour Mestre Pastinha, poète et philosophe de l'Angola,

Echappant à tout essai de standardisation (ce qui fait sans nul doute sa richesse), les capoeiristes ne se sont jamais regroupés au sein d'une unique fédération, malgré de nombreuses tentatives. La capoeira, loin de se pratiquer uniquement au sein des académies, se joue fréquemment dans la rue. A Paris, chaque printemps, des rodas se forment sur le quai Saint-Bernard et au Parc de la Villette. Pour la province, renseignez-vous auprès des organismes municipaux. La capoeira est aussi présente dans quarante-huit pays en-dehors du Brésil, et en particulier les Etats-Unis, la France, la Suisse, l'Allemagne et les Pays-Bas. ■

S.C.

“la capoeira est tout ce que la bouche mange, c'est-à-dire, tout ce qui nous arrive, le haut et le bas, le bien et le mal, la joie, la souffrance... La vie”.

** Pour les passionnés de cette danse martiale, un portrait sera consacré à Mestre Elias dans un prochain numéro.*



Le Maculé en démonstration lors d'un baptême de capoeira.